

| | |
|---------------------|--|
| Zeitschrift: | Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari |
| Herausgeber: | Société suisse des traditions populaires |
| Band: | 54 (1964) |
| Artikel: | Ce que l'on sait encore du Déserteur |
| Autor: | Schüle, Rose Claire |
| DOI: | https://doi.org/10.5169/seals-1005499 |

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Déserteur s'est fortement inspiré des images d'Epinal. En décadrant une de ces aquarelles, j'ai trouvé au dos une image de la fabrique Dembour et Gangel à Metz représentant la «sainte crèche de Jésus». Un des personnages, agenouillé devant l'enfant Jésus, porte un tambour. D'une main il tient une baguette et de l'autre joue de la flûte comme un vrai tambourinaire provençal. Or, le Déserteur représente toujours ce tambourinaire dans ses nativités. On retrouve également dans ses aquarelles une corbeille de fleurs qui est placée aux pieds de la Vierge.

Loin de nous l'idée que le Déserteur, avec ses tambourinaires provençaux, fût lui-même originaire de Provence. Il s'est simplement inspiré d'une gravure qu'il a trouvée sur place dans un chalet de la vallée...¹.

Ce que l'on sait encore du Déserteur²

par *Rose Claire Schüle*, Crans-sur-Sierre

Lorsqu'en 1947 je suis montée à Haute-Nendaz (Valais) pour la première fois, ce village offrait encore un aspect pittoresque: vieux village de montagne avec ses maisons de bois, ses greniers et ses «raccards» couverts de dalles. Trois hameaux ou plutôt trois quartiers bien séparés: le Grand Village, le Cerisier et la Crête. La nouvelle église n'était pas encore achevée. Au centre du Grand Village se trouve un vrai joyau, la chapelle de S. Michel qui est le patron de Haute-Nendaz. Un clocheton de tuf, maçonné jusqu'à la pointe, abritait la *Metsotta*, c'est-à-dire la petite cloche de S. Michel. C'est elle qui autrefois appellait au service divin, elle aussi qui sonnait le glas et accompagnait les morts jusqu'à ce que les convois funèbres disparaissent en direction du cimetière de Basse-Nendaz. Il m'a fallu peser de toutes mes forces pour ouvrir la porte de la chapelle. A l'intérieur, ce n'est pas l'autel baroque qui a capté d'abord mes regards, mais les grands personnages, un peu effacés déjà par le temps, qui couvraient les murs. Ils semblaient sortir d'un vieux livre d'images et il m'a fallu un moment pour y reconnaître les douze apôtres. Je me suis informée du nom du peintre. Pour la première fois, on m'a parlé du «Déserteur» qui serait venu de France et qui a vécu quelques années à Nendaz.

Cet été de 1947 a été sec et chaud. Comme la récolte de foin a été maigre, les paysans, l'automne venu, laissent pâtrer le bétail aussi longtemps que possible aux mayens. On n'y a pas encore installé l'électricité. Le soir, on

¹ [Le texte du «Bulletin... des Musées... de Genève» se termine par l'extrait de Tissot qui est reproduit ci-devant p. 29*.]

² Adaptation française de l'article «Was man sich heute noch vom Déserteur erzählt», dans Schweizer Volkskunde 53 (1963), p. 63-68.

aime à se réunir un moment devant les étables. Mais ce sont surtout les femmes, les vieux et les enfants qui participent à ces veillées; les hommes travaillent au barrage et ne rentrent pas le soir; parfois un des étrangers (spécialistes italiens ou bagnards) chargés de surveiller le bon fonctionnement du téléphérique qui relie la plaine du Rhône au chantier de Cleuson et dont les bennes passent par-dessus les mayens des Nendards, vient bavarder et boire un verre. Devant tel chalet, on joue aux cartes, dans un autre, on chante, là on plaisante avec les filles. Souvent un groupe se forme autour de deux vieux frères: chez eux, on conte. Histoires et récits se succèdent, les souvenirs du service militaire d'abord, puis, à mesure que la nuit avance, on évoque aussi des événements étranges, on passe aux contes de revenants. Un homme de Somlaproz, qui a longtemps vécu en France, qui a roulé sa bosse un peu partout, aime raconter des histoires de la légion étrangère – il aurait même déserté, dit-on. De là, tout naturellement, on vient à parler du Déserteur qui, lui aussi, est venu de loin et aurait quitté son régiment. Tous connaissent quelques détails de sa vie; chacun les raconte à sa façon, mais on est plus ou moins d'accord sur les traits essentiels.

Un soir de l'automne 1850¹, le Déserteur, tourmenté par la faim, frappa au mayen des Fragnière, au Praz Savioz; on l'y accueillit. C'était un bel homme, grand, aux longues mains blanches, plus citadin que paysan. Il sut esquiver toute question concernant son origine. A-t-il livré son secret au président Fragnière? celui-ci, en tout cas, ne le révéla jamais. Il disait s'appeler Charles-Frédéric Brun, venir de France et ne plus pouvoir y retourner. Il donnait l'impression d'être un homme traqué. Jamais il n'acceptait d'être hébergé dans une maison. Quand il se rendait dans un autre village, il évitait les grands chemins et voyageait de nuit; toujours il revenait à Haute-Nendaz où il semblait se sentir en sécurité. Faut-il s'étonner que les gens du village se soient d'abord méfiés de cet étranger? On pouvait en effet se demander s'il n'était pas en fuite parce qu'il aurait commis un crime.

Dans un baluchon, le Déserteur transportait du papier, des couleurs et des pinceaux. Il offrait aux gens de peindre des images. Jamais il ne mendia, mais il acceptait avec gratitude ce qu'on lui offrait. La plupart des familles de Nendaz lui demandèrent de peindre une ou plusieurs images. En général, on lui imposait le sujet: le saint patron du maître de maison ou de son épouse, parfois les patrons des enfants, voire des grands-parents décédés. Par ce travail, le Déserteur gagnait de quoi vivre, très modestement².

¹ Détail légendaire, puisqu'un des premiers tableaux faits à Nendaz porte l'inscription: Beuson, le 29 avril [?] 1850 (fig. 8).

² Aujourd'hui, les vieilles gens ne manquent jamais de souligner dans leurs récits combien on était pauvre au siècle dernier et encore au début du XX^e siècle, surtout dans les villages de montagne. En réalité, Haute-Nendaz a été à cette époque-là un village relativement riche. Tandis que le Rhône dévastait le fond de la vallée et que ses eaux

On se souvient qu'au milieu du siècle passé un nommé Bornet a vécu à Beuson. Cet homme qui, avant 1848, avait été soldat pendant de longues années au service de la France, prétendait avoir vu Brun à la cour du roi et il affirmait que c'était un évêque et qu'en réalité il portait un autre nom. Les habitants de Nendaz, à leur tour, notaient certains détails dans le comportement du Déserteur qui semblaient bien indiquer qu'il était ecclésiastique. On aurait souvent observé Brun priant à genou dans la poussière d'un «raccard», les bras levés au ciel. Lorsqu'on lui offrait de la nourriture, il n'acceptait jamais de s'asseoir à la table familiale; il mangeait à l'écart, mais sans jamais oublier de bénir sa nourriture et ses bienfaiteurs, comme font les prêtres. Grâce à cette réputation, on ne l'a pas considéré comme un paresseux; et pourtant on ne l'a jamais vu empoigner une fourche ou un râteau au temps de la fenaison et de la moisson, même pas lorsque l'orage grondait.

Dans les récits des Nendarde, les traits du Déserteur se mélangent parfois à ceux du *Saint de Civiez*. Cet homme qui a vécu dans une solitude volontaire, à l'alpage de Civiez, porte lui-même bien des traits du légendaire *Paroissien négligent*¹; en plus on lui attribue la pierre à cupules qui se trouve à Civiez, mais qui est certainement plus ancienne. C'est vers ce saint homme que certaines familles de Nendaz montaient en pèlerinage, pour lui demander réconfort et conseil. Et voici que le Déserteur, à ce qu'on dit, aurait également eu le pouvoir d'aider les gens, de conjurer et de guérir, pouvoir qu'on attribuait alors à ceux qui savent le latin. A ceux qui le lui demandaient, il aurait remis de petits sachets, assez semblables au *bénit des capucins*, et surtout de petits papiers couverts de formules étranges et d'une multitude de petites croix, destinés à être imposés aux humains ou au bétail, guérissant surtout des maux d'origine surnaturelle. Le Déserteur savait aussi composer des prières pour toutes les circonstances de la vie, il savait *tsernâ*, c'est-à-dire exorciser les démons et immobiliser les voleurs à l'endroit de leurs méfaits.

Arrivés à ce point de leurs récits, nos conteurs de la veillée abandonnent Charles-Frédéric Brun pour parler de voleurs qui effectivement n'ont plus pu bouger ni marcher jusqu'à ce que le charmeur eût bien voulu les délivrer...

Ainsi le Déserteur m'a semblé être une figure légendaire parmi tant d'autres, qu'elles aient nom *le Saint, le Fondeur, L'Ecolier de Venise*. A-t-il

stagnantes étaient des foyers de maladies, les montagnards étaient sains et capables de travailler. Haute-Nendaz cultivait beaucoup de blé sur ses terrains bien exposés et le bétail prospérait sur ses beaux alpages. Les documents des archives nous disent qu'au XIX^e siècle, les gens de Conthey et de Vétroz ont vendu leurs plus belles vignes pour acheter le blé des Nendarde. En outre, les gens de Haute-Nendaz avaient la réputation d'être non seulement riches, mais aussi bons et charitables. La veille de Noël, c'était par centaines que les mendiant montaient au village pour recevoir du pain, du fromage et même du jambon.

¹ A son sujet, voir E. Muret, dans Cahier valaisan de folklore, 11, Genève 1929.

vraiment vécu ? Si oui, comme tous les récits commencent par : « C'était du temps de mon grand-père, de mon aïeule... », on doit trouver, de son séjour à Nendaz, d'autres témoignages que les douze apôtres de la chapelle.

Ma curiosité étant éveillée, j'ai vu par la suite dans nombre de maisons de Nendaz des images religieuses plus ou moins bien conservées du Déserteur, toutes signées C.F.B. Pourquoi ne les ai-je pas remarquées auparavant ? Sans doute parce qu'en général elles ne sont pas accrochées aux parois de la cuisine ou de la chambre de ménage. Là, après la guerre, on a pu voir le portrait du général, la photographie-souvenir de l'école de recrues, etc., parfois aussi un Coeur de Jésus polychrome. Les images du Déserteur se trouvaient à la chambre à coucher ou hélas ! au grenier ; là où l'on avait refusé de les vendre ou de les échanger contre une image moderne, elles reposaient au fond d'un bahut.

A la Crête, dans une famille très musicienne qui possédait une grande collection de chants et de chansons, on m'a montré des textes et des mélodies attribuées au Déserteur : à une exception près, ce sont des chants religieux tels qu'on les a chantés naguère encore à la maison. Dans d'autres familles musicales, j'ai également entendu parler de ces chants du Déserteur.

Plus tard, j'ai même eu le privilège de voir quelques « secrets » du Déserteur, de petits papiers jaunis, écornés, portant des traces d'usage, où sont inscrits des conjurations, surtout contre le *choreïn*¹. Parfois on n'a plus osé les déplier parce qu'ils risquaient de tomber en morceaux, tant leurs plis sont usés. Cela n'a pas empêché les détenteurs d'en faire usage : j'ai vu encore en 1960 apposer un de ces vieux papiers sur un porc malade, pendant qu'on lisait le texte de la conjuration sur une copie moderne.

Souvent on m'a dit que Brun parlait un français soigné, mais qu'il savait aussi parler patois. Ses petits « secrets » semblent nous en apporter la confirmation, car les mots patois qu'on y rencontre appartiennent bien au dialecte nendard. En revanche, le français de ces textes est plein de fautes d'orthographe ; le latin, qui est plus ou moins correct, n'offre aucune des abréviations usuelles de nos notaires.

Une de mes informatrices m'a dit que sa grand'mère, restée longtemps vieille fille, mais désirant se marier, avait demandé l'aide du Déserteur. Celui-ci composa à son intention une prière qui, accompagnée de dix Avé Maria, devait lui procurer un mari. En effet, sa grand'mère trouva chaussure à son pied. Sa mère utilisa également cette prière avec succès. Quant à notre informatrice, elle a avoué avoir essayé la même recette à maintes reprises, hélas en vain.

La petite-fille du président Fragnière qui le premier accueillit le Déserteur dans son mayen, a conservé jusqu'à sa mort, avec soin et respect, trois

¹ Cf. Glossaire des patois de la Suisse romande, IV, 14.

œuvres de Brun, deux peintures et un crucifix de bois sculpté. A ceux qui s'intéressaient à ces témoins du passé de son village, elle les a montrés volontiers et il n'a jamais fallu insister beaucoup pour qu'elle racontât l'histoire de ce crucifix. Un Hérémensard, dit-elle, aurait fait dire au Déserteur de venir lui peindre quelques images. Brun se mit en route. Arrivé près de Veysonnaz, des gens bien intentionnés lui apprirent que la police était aux aguets aux Mayens-de-Sion. On lui offrit de le cacher dans une maison, mais il préféra attendre la nuit dans une grange, d'où il s'enfuit avant le jour pour retourner à Haute-Nendaz. Entre Brignon et Beuson, il rencontra le président Délèze qui lui dit que les journaux annonçaient une grande amnistie, en France, pour les royalistes; il lui montra le journal qui datait déjà de quelques jours. Brun en fut ému. Bien que craignant qu'il ne fût déjà trop tard, il entreprit immédiatement les démarches nécessaires pour bénéficier de cette amnistie. Le délai s'écoula sans que Brun ait obtenu de réponse. Néanmoins il se mit en route pour la France. A la frontière, on le refoula. Fatigué et malade, il reprit le chemin de Haute-Nendaz. Arrivé à Bieudron, il ne put plus continuer. Un paysan charitable lui permit de se coucher dans le foin, il se laissa même convaincre de monter à Haute-Nendaz pour avertir Fragnière. Celui-ci trouva Brun mourant. Le Déserteur le remercia de son accueil, de son aide matérielle et spirituelle, et il lui fit cadeau de son crucifix, sculpté de sa main. Ce fut son dernier geste.

Au cours d'une veillée, en hiver, j'ai vu une fois un jeune homme se plaindre de maux de dents. Rien ne peut le soulager, ni l'habituel verre de kirsch ni le clou de girofle introduit dans la dent creuse. Alors la maîtresse de maison va chercher un petit sachet dans un bahut. Elle en extrait un peu de terre, elle l'enveloppe d'un minuscule bout d'étoffe blanche, elle en fait un cataplasme qu'elle place sur la dent malade du jeune homme, et bientôt celui-ci ne sent plus ses douleurs. Ce n'est qu'après son départ que la maîtresse de maison nous confie le secret de son remède: c'est de la *terra rochetta*, de la terre du cimetière. Mais, ajoute-t-elle, on ne peut pas utiliser n'importe quelle terre prise au cimetière. Pour qu'elle soit efficace, il faut la prélever sur les tombes «de ceux qui ne pourrissent pas». Au cimetière de Basse-Nendaz, elle en connaît trois, une vieille tombe sans nom, la tombe du *Saint de Civiez* et la tombe du Déserteur; la terre de ces deux dernières serait la plus efficace. Il n'y a plus guère de gens, dit-elle, qui connaissent la tombe du Déserteur tout près du clocher. Le fossoyeur par contre la connaît fort bien, puisque maintes fois il aurait voulu réutiliser la tombe, comme c'est l'usage, y faire une nouvelle fosse, mais chaque fois, la terre, bien que molle et friable, lui aurait opposé une résistance insurmontable.

Un homme qui participe à la veillée enchaîne et parle de l'enterrement du Déserteur. Il fallait transporter le cercueil, dit-il, de Bieudron à Basse-

Nendaz où se trouvait alors l'unique cimetière de la paroisse. On mit le mort dans le cercueil communal qu'on fixa sur un mulet bâté. Arrivé aux abords de la chapelle de S. Sébastien, le mulet refusa de continuer. «Filant» de sueur, il restait planté là; rien ne le fit changer d'avis. On se rappela alors qu'il n'était pas de coutume de transporter les morts sur des animaux. On détacha le cercueil et quatre hommes le chargèrent sur les épaules. Plus ils approchaient de l'église paroissiale, dont les cloches s'étaient mises toutes seules à sonner, plus leur fardeau devenait léger.

La technique et l'art du Déserteur¹

par *Rose Claire et Ernest Schüle*, Crans-sur-Sierre

Ce qui frappe d'emblée dans les aquarelles du Déserteur, c'est la présentation stéréotypée de certains éléments. Un trait noir sert de bordure à chacune de ses images. Chacune comprend aussi, en haut ou au bas, une bande qui est réservée à l'inscription du titre. Le Déserteur utilise de préférence des lettres capitales, du moins pour les parties importantes des titres (fig. 6: SAINT MAURICE et ses COMPAGNONS; fig. 1: SAINT THEODULE, Évêque); mais il lui arrive, quand il a mal calculé la longueur de son inscription, de terminer un nom par des minuscules (fig. 28: SAINT JEAN BAPTiste), voire de supprimer une finale (fig. 32: JEAN JOSEPH SIERRO CONSEI[ller?]). On peut remarquer parfois des traits de crayon dans ces espaces réservés aux légendes, notamment des traits dessinant la forme des lettres. Manifestement le peintre a eu plus de peine à calligraphier ses titres qu'à disposer les personnages des images mêmes où il ne recourt pas à de tels artifices. L'orthographe des noms propres manque parfois de stabilité (ainsi, par exemple, fig. 9: Léger; fig. 25: Legér; fig. 7 et 27: Legier; fig. 21: Légier)².

¹ Cet article aurait dû être une traduction française de l'étude de R. Wildhaber, «Der 'Déserteur', ein Walliser Maler religiöser Volkskunst», parue dans Schweizer Volkskunde 53 (1963), p. 49–62. Si nous n'en avons gardé que la partie centrale (l'étude de l'œuvre), si nous l'avons étoffée d'éléments nouveaux et si, sur la technique du peintre, nous sommes arrivés à des conclusions quelque peu différentes, nous en assumons la responsabilité, mais nous reconnaissions volontiers que, pour les lignes générales et pour de nombreux détails, nous restons les débiteurs de M. Wildhaber.

² Cette instabilité n'a rien d'étonnant, en plein XIX^e siècle. En revanche, il vaut la peine de noter quelques formes influencées par la prononciation patoise: le nom de famille *Fournier* est transcrit *Fourny* sur fig. 20, à l'instar de *fourni* en patois de Nendaz; de même *Délise* chez le Déserteur, graphie officielle *Délèze*, patois *de-ij-e*.